
Potton Springs Hotel

par

Jean O'Neil

Extrait du livre *Promenades et Tombeaux*,
pages 95 à 115
Éditions Libre Expression, 1989
Reproduit avec l'aimable autorisation de l'éditeur

«Mesdames,

«Je suis passé tellement souvent devant cette maison et j'ai passé tant de temps à chercher des noms dans le cimetière de vos ancêtres de l'autre côté de la route que c'est pour moi un grand honneur que d'être invité par la Women's Association of South Bolton pour vous adresser la parole. Si mon émotion dépasse de beaucoup l'intérêt que vous pouvez avoir pour les maigres propos que je vous offre, cela tient au fait que j'ai toujours voulu habiter South Bolton sans jamais pouvoir réaliser mon rêve alors que vous m'enviez peut-être de vivre dans une ville où l'on ne connaît ni son voisin ni son curé ni son pire ennemi. L'une de vous me disait tout à l'heure :

"Voilà déjà quarante ans que, par la fenêtre du salon, je ne vois que la montagne et, à ses pieds, le cimetière où, sur une des pierres tombales, il ne manque que mon prénom, l'année de ma naissance et celle de ma mort."

«Merveilleuse coïncidence puisque notre promenade commence elle aussi au cimetière.

«Madame Burbank, s'il vous plaît. Merci.

«Vous reconnaissez évidemment sur cette première diapositive une vue du cimetière

prise à la sortie de la passe de Bolton. La pierre cassée, au premier plan, est celle de Nathan Hansen mais j'aurai l'occasion d'y revenir. Si je commence par le cimetière, c'est que la plupart de mes figurants y reposent et que c'est la seule photo de groupe que je puisse vous en offrir. Avant d'entreprendre la lecture d'un livre, j'aime bien parcourir la table des matières; avant de revivre un certain passé de South Bolton, j'ai pensé aller chercher par la main, avec vous, ceux qui l'ont créé jour après jour, comme vous-mêmes façonnez le présent.

«Vous aurez déjà remarqué que la télécommande de mon projecteur est défectueuse et que votre aimable secrétaire a gracieusement accepté d'en tenir lieu. Je la remercie et je veux également remercier Marion Phelps, directrice du Brome County Historical Museum, qui a eu l'heureuse initiative de notre rencontre. Bien sûr, c'est sans autorisation de sa part que j'ai soutiré cette photo aux archives, mais je crois sincèrement qu'aucun document audiovisuel sur Bolton ne saurait être complet sans le sourire moqueur de celle qui a été l'âme de la Brome County Historical Society et vos rires me serviront d'approbation, de justification si jamais elle se hasarde à me faire des reproches.

«L'origine de ma passion pour Bolton tient d'ailleurs à une carte de Roy H. Still qu'elle avait fait imprimer dans les années cinquante et dont mon père, journaliste, avait reçu une copie lors de la distribution promotionnelle. J'ai dormi cinq ans sous cette carte que j'avais épinglée au-dessus de mon oreiller. Il me suffira de vous la montrer, voilà, pour vous convaincre qu'il s'agit d'un document extraordinaire : pas une seule route mais partout des Amérindiens, des colons, des trappeurs, des ours, des montagnes, des rivières et des lacs.

«Or, il arriva qu'à force d'excursions sur place ou dans les bibliothèques du Séminaire et de la Municipalité de Sherbrooke, de Sainte-Cécile-de-Milton en haut à gauche jusqu'à Ascot à l'extrême droite et d'Abercorn à Stanhope dans le bas, cette carte n'eut plus de secrets pour moi, à une exception près : Potton Springs. Sur ce gros plan de la carte, on voit très bien, un peu à gauche et au bas du centre, la mention "Potton Springs", un hameau situé quelque part sur les pentes du mont Pevee. Mais, bien sûr, cette carte n'est qu'une agacerie, une bougie d'allumage. Si l'on veut vraiment retrouver son chemin par les sentiers des défentes épopées, il faut alors consulter les cartes topographiques du gouvernement canadien.

«Elles sont d'une précision non équivoque. Celle-ci par exemple, datée de 1954, indique encore le hameau de Potton, la voie ferrée et le chemin dans la montagne, toutes choses qui n'existaient plus depuis dix-huit ans au moment de son impression. Quand on parcourt le terrain avec ces cartes à la main, on se prend à sourire et à croire qu'elles ont été imprimées à l'intention des armées de terre soviétique et américaine, pour les confondre le jour où elles décideront de venir se battre entre elles sur notre pelouse.

«Je n'ai donc jamais trouvé les sources thermales de Potton jusqu'au jour où je me suis pointé le nez au Shaggy Dog Inn à neuf heures, un samedi matin, pour annoncer triomphalement que je cherchais le Potton Springs Hotel. Vous reconnaissez évidemment l'endroit. Le barman endormi qui m'ouvrit demeura silencieux pendant trente secondes. Je croyais qu'il réfléchissait, mais non, il essayait seulement de se réveiller, et quand il estima avoir réussi convenablement, ce fut pour me dire :

"Croiriez-vous, jeune homme, qu'il a brûlé il y a plus de cinquante ans et que je me suis couché il y a vingt minutes à peine, après

avoir servi un paquet d'abrutis toute la nuit? — J'en suis confus. Ça n'était donc pas ici?

— C'était plus loin à gauche. Attention au chien. Attention au fou, surtout. Il se promène avec un fusil et tire sur tout ce qui bouge. Si vous y tenez, je puis toujours téléphoner à son épouse pour lui dire que vous le cherchez."

«Quand il ferma la porte, je crus entendre un bruit de verres qui s'entrechoquaient dans toutes les armoires du canton de Bolton.

«J'ai retrouvé ce barman, tiens, vous le reconnaissez peut-être, j'ai rencontré ce barman six mois plus tard dans un pub irlandais, le Hunter's Hom, sur la rue Peel à Montréal. Le sourire est dû au pourboire qu'il vient d'apercevoir sur la table.

"N'avez-vous pas travaillé au Shaggy Dog l'été dernier?

— Oui, mais l'odeur du hasch était si forte que j'en ai oublié votre visage.

— Oh, je ne cherchais que les sources thermales de Potton.

— Mais si, je me rappelle. Vous êtes la seule personne qui ait jamais sonné à la porte du Shaggy Dog un samedi matin à neuf heures.

— Je ne vous oublierai jamais."

«Voilà pour les préliminaires et la suite à plus tard. Car, en cherchant l'emplacement des sources de Potton, c'est toute l'histoire de Bolton qui m'est apparue comme un vieux film dont il ne resterait strictement que le décor. Vous savez sans doute que le canton de Bolton doit son nom à la ville homonyme au nord-ouest de Manchester en Angleterre, mais vous ignorez probablement que Potton aussi doit son nom à une localité anglaise. Sauf que, détail amusant, Potton est virtuellement disparu de la topographie britannique et de la nôtre également. Les cantons furent ainsi nommés lorsque la Couronne se mit à

découper des terres pour les offrir aux loyalistes américains. La ligne de démarcation entre les deux cantons a toujours été une source de confusion. Dès le départ, Nicholas Austin, qui s'était vu concéder le canton de Bolton, construisit sa première cabane dans Potton, par erreur, et dut ensuite remonter plus au nord pour s'installer dans la baie qui porte désormais son nom sur le lac Memphrémagog. Même erreur avec les sources de Potton qu'on crut d'abord être les sources de Bolton. On voit les deux cantons ici sur le cadastre, contigus à ceux de Sutton, Brome, Stukely, Magog et Stanstead, dans le sens des aiguilles d'une montre, le tout reposant sur le 45^e parallèle qui les sépare du Vermont.

«Suffit pour la géographie. L'histoire maintenant.

«Nous sommes en 1840 et voici une diligence embourbée dans la passe de Bolton. Ses voyageurs, debout à droite, sont partis de Montréal la veille, en route pour Boston. Ils ont couché à Knowlton et ont trouvé un nouvel équipage ce matin. À l'avant-plan, quatre chevaux se cabrent pour dégager la voiture, et celui qui les commande, Nathan Hansen, vient d'être nommé postillon de la Reine, lui qui était déjà cantonnier, cocher, hôtelier, marguillier, homme de main et juge de paix. Sur la route Montréal-Boston, il est le cerbère de l'étape entre Knowlton et Knowlton's Landing, sur le Memphrémagog, et, depuis la concession du canton à Nicholas Austin en 1791, le progrès est toujours venu de l'ouest, par cette route qui, à vrai dire, n'est route que depuis peu.

«Elle est particulièrement fréquentée depuis douze ans, depuis la découverte extraordinaire de Nathan Mills Banfill en 1828. Vous aurez évidemment remarqué les prénoms et il en est toujours ainsi avec les premiers colons de Brome, tous quakers ou apparentés : Asa Porter, Silas Peasley, Moses Copps, Samuel

Gale, Seth Huntington et j'en passe. Toujours, le prénom sort tout droit de la Bible, ouverte au hasard le matin du baptême, peut-être.

«Par un jour d'été de 1828 donc, Nathan Banfill travaillait dans cette platière entre le Pevee et la Missisquoi, naissante à peine, dont les eaux, issues de marais tourbeux, reflètent une couleur suspecte. C'est en cherchant à boire quelque chose de plus limpide qu'il avisa un gargouillis au pied de la pente, et, remontant le filet d'eau jusqu'à la source, il se retrouva face à ce rocher devenu fameux dans votre village.



**Le col de Bolton,
aux environs de Potton Springs**

«Maintenant, ça n'était plus la soif mais la curiosité qui guidait ce jeune homme de quatorze ans, car l'eau, pour limpide qu'elle fût, pouvait trop être ordinaire. En cherchant bien, il trouva les deux autres

sources identiques que l'on voit ici, sources qui ne furent jamais exploitées parce que la première a toujours suffi à la demande.



La source

«Non, il ne s'agit pas de Nathan Banfill et ça n'est pas par erreur que Franz Schubert vous apparaît soudain. Je veux seulement vous rappeler qu'il vient de mourir. Toutes, vous avez chanté son Ave Maria au moins une fois dans votre vie. Beethoven, lui, est mort l'année dernière. Je n'en parle ici que pour souligner la différence entre les civilisations. Schubert ne s'habillait pas comme Nathan Banfill, que l'on voit ici vingt ans plus tard, debout près de la première cabane construite pour protéger la source.

«L'affluence était déjà considérable, et Nathan Hansen devait une partie de son aisance à

cette source qu'on disait miraculeuse et qui ne cessait d'attirer les visiteurs à South Bolton.

«Hansen voyait aussi grandir la source de ses difficultés : Lucius Seth Huntington, promoteur industriel et politicien, faisait des pieds et des mains pour amener la voie ferrée jusqu'aux cantons de Bolton et de Potton, annulant en quelques années les efforts d'une armée d'entrepreneurs qui croyaient encore la route supérieure au rail. Hansen n'aura raison que cent ans plus tard quand, sur des routes macadamisées, des camions à fort tonnage emmèneront les débris rouillés de l'Orford Mountain Railway vers les fonderies pour en faire des canons.

«Ce Huntington voit grand. À Dillonton, entre Eastman et Bolton, il possède une mine où le cuivre gît à fleur de terre. Il suffit de le ramasser, de le trier, de le raffiner et de le vendre. Tout ce qu'il lui manque, c'est une voie ferrée pour le transporter aux États-Unis. Qu'à cela ne tienne. Huntington se fait élire député à Ottawa, entre au cabinet, se fait voter des subsides et la voie ferrée est bientôt construite.



Lucius Seth Huntington

«Il en était grand temps, car cette image vous rappelle que la guerre de Sécession vient d'éclater aux États-Unis. Les troupes yankees ont besoin de cuivre pour fondre des balles et descendre les Confédérés. Huntington y voit de près.

«C'est l'époque, aussi, où les Canadiens français envahissent massivement les Cantons de l'Est. Huntington se fait le champion des droits des anglophones, encore majoritaires mais craintifs, et, anglophone lui-même, se sert le premier.

«Le premier et le dernier, semble-t-il, car, sur cette photo prise en 1886, Huntington vit à New York. Il a cinquante-neuf ans et en paraît quatre-vingts. Ses combines ont été dénoncées, il a été chassé du cabinet, battu aux élections et contraint de vivre à l'étranger. Pour se soigner, dit-il. Pour échapper à la justice canadienne, dit-on.

«Mais on ne fait pas de grandes choses pour soi sans que le voisin n'en tire quelque profit. Ici nous sommes en 1872. La diligence de Nathan Hansen est disparue, mais regardez-moi cette locomotive. N'est-ce pas qu'elle a fière allure? Elle vient d'arriver en gare de South Bolton, tout juste ici en bas de la côte. Elle a chargé trois wagons de minerai de cuivre à Dillonton et elle traîne également un plein wagon de voyageurs qui, dans dix minutes, descendront à l'hôtel McMannis. On n'arrête pas le progrès...

«... malgré ce qu'il en coûte. Voici cinq jeunes filles, de South Bolton également, qui travaillent à la mine Huntington. Le train leur permet de s'y rendre tous les matins et d'en revenir le soir même aussi simplement que si elles étaient allées acheter de la crème glacée. De gauche à droite, ce sont Elvira Wadleigh, Abigail Bump, Lizbeth Blanchard, Julie Pothier et Clara Oakley. Elles sont en train de trier le minerai dans un cabanon et c'est là que les a surprises le célèbre photographe William

Notman. En 1976, Marie Lavigne et Yolande Pinard iront chercher cette photo aux archives du musée McCord pour illustrer la condition féminine au siècle dernier dans leur livre *Les Femmes dans la société québécoise*.

«En plus des McMannis, c'est la famille Rexford qui faisait maintenant des affaires d'or en transportant les curistes de la gare à l'hôtel, de l'hôtel à la source et "envoie" donc et encore donc, à l'envers et à l'endroit jusqu'à ce qu'on recommence avec l'arrivée du prochain convoi.

"Bonsoir, Elvira; bonsoir, Abigail.

— Oh, Luther, pour l'amour du ciel, ramène-nous à la maison; nous sommes crevées.

— Montez, mes tout'p'tites, et serrez-vous en dessous des peaux d'originaux, faut encore que j'salue ces dames."

"Au revoir, Mesdames, et revenez-nous bientôt. Bolton, c'est l'air pur et l'eau miraculeuse. La santé, quoi!"

«South Bolton devait perdre un peu de son panache en 1875 quand un hôtel et une gare furent construits au pied même de la source. Imaginez les conversations du village à l'époque. La construction d'une gare de chemin de fer à un kilomètre du village allait ruiner son économie purement et simplement, tandis que le propriétaire de la source allait empocher les profits de A jusqu'à Z. Comme le marché du cuivre commençait à péricliter, la main-d'œuvre locale prit tout naturellement le chemin de la santé elle aussi et le village de South Bolton cessa presque d'exister pour donner toute la place au Potton Springs Hotel.

«Le premier hôtel fut construit sur la platière même où Nathan Banfill avait eu trop chaud. D'ailleurs, "premier hôtel" n'est pas le terme juste puisqu'il n'y en eut jamais d'autre. On ne fit qu'ajouter et surajouter à ce premier

module, jusqu'en 1934 où un incendie vint raser le tout.

«Sur cette photo aérienne de 1980, il ne paraît tellement rien de tout ce brouhaha minier, ferroviaire, balnéaire et touristique qu'on pourrait croire à une supercherie.

«Ou à une invention littéraire, pourquoi pas?



Le premier hôtel

«Voilà, Mesdames. J'aurais déjà terminé s'il ne me restait à vous montrer tout le reste. Comme ce fusil Eidelweiss à deux canons et un seul chien, de fabrication allemande, trouvé le long de la voie ferrée durant la Première Guerre mondiale, ou encore cette photo de Louis Kelsey, quatre-vingt-quatre ans, de Los Angeles, venu refaire sa santé à Potton Springs en 1919. Mais c'est déjà l'heure du thé et je dois m'interrompre, n'est-ce pas, Madame Powell?»

«Vous êtes en avance de dix minutes sur votre temps, Monsieur. Il s'agit de savoir si nos amies désirent poursuivre immédiatement, quitte à ce que nous nous attardions plus longuement ensuite... »

«Aussi bien en finir tout de suite!»

«Yes! Let's get rid of that man!»

«Madame!»

«Allons, allons!»

«L'unanimité semble être faite.»

«Et vous, Madame Burbank?»

«Si j'arrête, je ne recommence pas.»

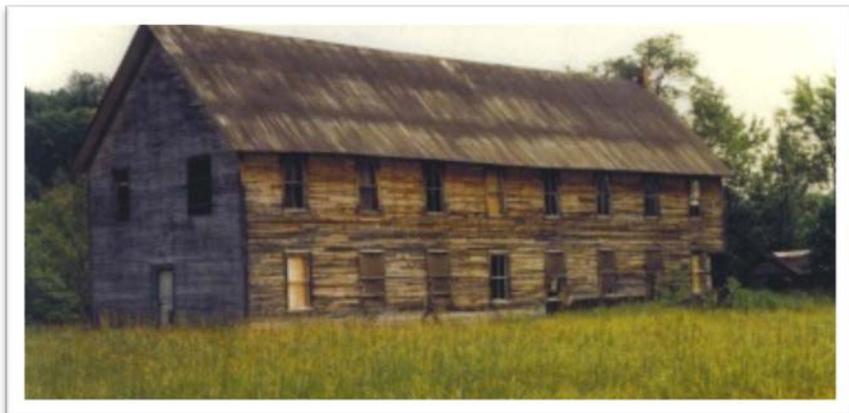
«C'est l'unanimité, alors. Je continue donc.



Les modules

«Nous voici fin août; dans les fossés, avec la verge d'or et les asters, on croit entendre le premier mouvement de "L'Automne" dans Les Quatre Saisons de Vivaldi. Passé le Shaggy Dog, ça n'est plus un chemin mais une paire d'ornières qui se fauillent entre les mares, puis, au-delà, sur la gauche, apparaît soudain entre les arbres une relique aux fenêtres crevées. La voici. Les chasseurs, les motoneigistes et le temps achèvent de saccager ce qui reste des installations du Potton Springs Hotel. Le seul bâtiment encore debout ressemble davantage à un ancien entrepôt qu'à une salle de bal, et pourtant c'en fut une. Bien que le revêtement extérieur ait disparu en même temps que les vitres éclataient au passage des ans, l'intérieur soigneusement lambrissé démontre qu'on avait apporté à sa construction tout le chic de l'époque. L'estrade de l'orchestre et la piste de danse nous attendent peut-être pour nous rappeler que les curistes trouvaient sur place tous les divertissements qu'ils pouvaient désirer.

«C'est ici également que se rejoignaient les joueurs de cartes, les joueurs de dames, les joueurs de tours, les conteurs, les musiciens amateurs et les enfants, car il n'était surtout pas question d'atteler les chevaux pour aller veiller à Knowlton ni de rester enfermés dans les chambres par les jours ou les soirs de pluie.



La salle de bal

«Ici en haut, c'était le refuge des employés résidants et j'ai bien tort de parler au masculin pluriel. La diapo vous le prouve. Cuisinières, buandières, femmes de chambre, elles couchaient au-dessus de la salle de bal et mieux vaut ne pas se demander vers quelle heure elles arrivaient à dormir. J'ai toujours espéré qu'elles préféreraient descendre et danser jusqu'à la fermeture, à moins qu'elles n'aient choisi l'inconvénient de voyager deux fois par jour entre l'hôtel et le village pour avoir la sainte paix, quelques heures par nuit.

«La diapo suivante, celle-ci, nous présente la même bâtisse vue de la gare. C'est une photo d'époque qui nous montre comment elle s'intégrait bien à l'ensemble des aménagements. Une vaste pelouse la séparait

de l'hôtel afin d'assurer le repos des couche-tôt et de rassurer la bonne conscience des fêtards. Dans l'ensemble, l'élégance des lieux tient davantage à l'étendue de la pelouse qu'à l'architecture des bâtiments.

«Le grand événement de la journée, l'arrivée du train, causait tout un émoi. Il y a bien des détails à souligner sur cette photo qui date de 1908. La locomotive à vapeur, immobile, s'est empanachée pour faire plaisir au photographe. Remarquez aussi le débarcadère. Il ne s'agit pas d'une véritable gare, mais tout simplement d'un quai surmonté d'un toit; une installation strictement estivale, comme l'hôtel lui-même. Les toilettes des dames, les calèches ouvertes et, bien sûr, les frondaisons, tout nous rappelle les belles heures de l'été.

«De 1906 à 1920, le train stoppait ici quatre fois par jour. Parti de Windsor Mills, il passait par Kingsbury, Racine, Valcourt, Lawrenceville, Eastman, Bolton, Potton Springs, Mansonville, Highwater et faisait jonction avec les lignes américaines à Troy, au Vermont. Je vous ai dessiné ici l'itinéraire sur la carte. Si le train arrêtait ici quatre fois par jour, c'est que deux convois partaient simultanément de chaque extrémité



de la ligne chaque matin. Ils se croisaient à Eastman, à mi-chemin, à l'aller comme au retour, car chaque convoi rentrait le soir à sa gare d'origine.

«On voit mieux sur cette photo le remue-ménage que pouvait causer l'arrivée du train. L'hôtel n'était tout au plus qu'à deux cents pieds du débarcadère et pourtant on peut compter les calèches, toutes pleines de bagages. La coutume voulait que les femmes et les enfants fassent au moins le trajet d'arrivée en calèche. Les hommes, galants, les y faisaient monter, s'en allaient à pied vers l'hôtel et les y attendaient devant le grand escalier. Alors les cochers criaient à leurs chevaux, un élégant cortège s'ébranlait dans l'allée de gravier et les dames étaient accueillies en grande pompe par les maris qui les avaient quittées cinq minutes plus tôt.

«Voyez, ici, la même chose sous un autre jour.

«Et l'on recommençait le même manège pour le retour, sauf que les enfants avaient perdu tout sens du protocole et allaient s'asseoir au débarcadère des heures d'avance pour voir arriver le train.

«Quel méli-mélo... On ne sait plus qui arrive et qui s'en va dans ce fouillis de robes blanches et de redingotes, mais si vous regardez bien, il y a tout de même une centaine de personnes qui s'agitent ici.

«On aperçoit dans le coin droit une voiture moins élégante que les autres, celle d'Alvin Schoolcraft, celui qui a donné son nom au chemin de la montagne. Sa maison existe encore, sur un beau versant ensoleillé tout l'après-midi, et sans doute savez-vous mieux que moi qui l'habite aujourd'hui.»

«Sa petite-fille Elvira, qui a épousé un professeur de Cowansville. Comment s'appelle-t-il donc?»

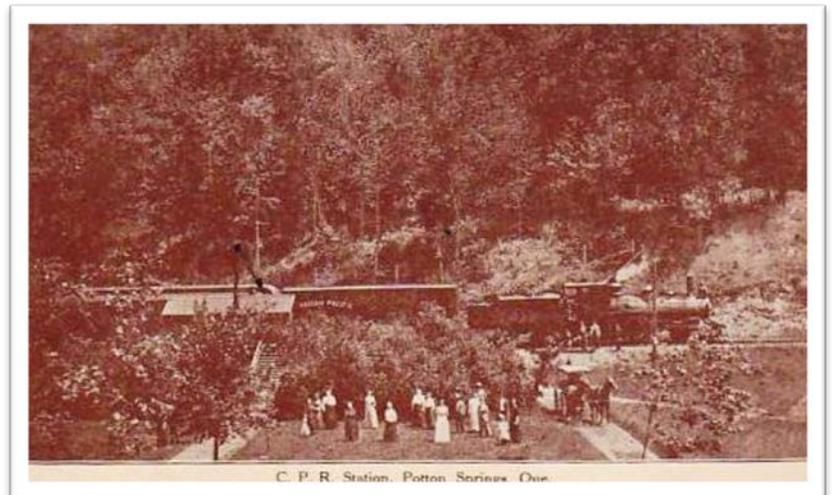
«Est-ce que tu parles de Jonathan Lewis?»

«Jonathan Lewis, c'est ça. Ils ont trois enfants et la plus jeune est demeurée, dure épreuve.»

«Ma sœur Patsy l'a eue en orthopédagogie l'an dernier et m'a dit qu'elle faisait des progrès considérables.»

«Tant mieux. Ce sont des gens charmants.»

«Bon. Alors, si on revient à cette photo, on y voit Alvin Schoolcraft qui vient chercher son épouse à la gare, son épouse qui est en même temps la grand-mère de votre petite amie. Madame Schoolcraft rentre de Magog où elle est allée magasiner. Madame Burbank, pouvez-vous remonter de trois afin que l'on



revoie l'itinéraire? Oui, oui, voilà. Alors, Madame Schoolcraft a pris le train à Potton ce matin, est descendue ici à Eastman vers neuf heures trente, a utilisé sa correspondance pour monter à bord du Waterloo & Magog Railway, ce petit serpent sur la carte. Arrivée à Magog à onze heures, elle y a retrouvé sa sœur Polly qui l'a accompagnée jusqu'au train de quinze heures. On revient à Alvin Schoolcraft, s'il vous plaît, Madame Burbank. C'est bien ça. Alvin Schoolcraft est resté dans sa voiture pour ne pas avoir à attacher ses chevaux. Son épouse arrive, il descend, prend ses bagages, l'aide à monter et disparaît au plus vite avant d'être pris dans le cortège des calèches. Parmi

tout ce brouhaha, on suppose que son épouse lui apprend les dernières nouvelles, le prix de la flanelle et du coton...

«Parce qu'il y a beaucoup de chevaux sur cette photo, j'ai tenu à vous montrer les écuries telles qu'elles étaient hier et aujourd'hui. La photo d'hier a été prise en 1920. Spacieuses, ces écuries, n'est-ce pas? Une partie, semble-t-il, a abrité des autos plutôt que des chevaux, car, durant les années 20, la publicité de l'hôtel fait mention des espaces de garage et précise que l'on peut héberger le cheval ou l'auto aussi bien que la famille. Les grandes familles de Knowlton, notamment, venaient à la station balnéaire en voiture, en empruntant la passe de Bolton par Sally's Pond, au pied du mont Glen.

«Comme le juge Samuel Foster que l'on voit ici en grand équipage près de l'hôtel McMannis. Le juge Foster, qui a donné son nom à un village et à la montagne voisine, comme les notables de toujours, aimait bien en imposer à son entourage, ce pourquoi il faisait tirer sa voiture par quatre chevaux plutôt que deux comme le commun des mortels. Sa pauvre petite Amy, qu'on voit au premier plan, a dû attraper toute une dégelée quand son père a vu qu'elle avait un doigt dans le nez pour la photo.

«Revenons aux écuries telles qu'on les voit aujourd'hui, partiellement effondrées. Je vais vous dire pourquoi elles tiennent encore debout un tant soit peu. Après l'incendie qui rasa l'hôtel en décembre 1934, la propriété fut vendue à des fins de prospection minière et le nouveau propriétaire, un Monsieur Isherwood, a littéralement rempli ses hangars avec les échantillons prélevés lors des sondages dans la montagne. Les carottes y sont encore toutes bien cordées, étiquetées, et il y a suffisamment de minerai là-dedans pour soutenir

la bâtisse à travers les intempéries pendant quelques siècles. Le bois de charpente sera disparu que la carte géologique des environs sera encore empilée sur le site des écuries du Potton Springs Hotel.

«J'ignore le résultat des sondages de Monsieur Isherwood, mais vous voyez qu'il n'a pas ménagé sa peine.



Les curistes

«Les montagnes de Bolton — Dieu qu'elles sont belles sous cet angle! — ont toujours eu la réputation d'être extrêmement riches en minéraux. Peut-être pas suffisamment pour en justifier les coûts d'exploitation, mais assez pour faire rêver les spéculateurs hier comme aujourd'hui. Pensez seulement à la mine Huntington, où l'on n'avait qu'à se pencher pour cueillir le cuivre à fleur de terre. Cent ans après qu'on eut fermé cette mine, le terril couvre encore plusieurs acres et vous voyez qu'il est resté parfaitement stérile à cause de sa haute teneur en cuivre.

«Ce phénomène, allié à l'existence d'une source d'eau minérale au pied du mont Pevee, était riche de promesses. Une analyse faite en 1925 détaille les minéraux présents dans la source de Potton. Vous voyez comme moi :

sodium, lithium, potassium, magnésium, strontium, fer, soufre, silicium et beaucoup de sels d'azote. De là à croire que tous ces minéraux se trouvaient en abondance dans la montagne, il n'y avait qu'un pas et sans doute est-ce seulement l'abondance qui a failli.

«Encore un hangar, probablement réservé à la basse-cour. Le dernier hiver a achevé d'enfoncer le toit et c'est dommage, car il abrite une relique imposante. Permettez que je vous raconte.

«Quand j'ai fini par découvrir le site de Potton Springs après beaucoup de recherches, car j'essayais d'y arriver par le chemin de la montagne comme me le suggéraient les cartes officielles, quand j'ai fini par découvrir Potton Springs, le samedi du barman au Shaggy Dog, quand j'ai fini par découvrir Potton Springs, j'ai arrêté l'auto tout juste ici parce que les broussailles ne me permettaient pas d'aller plus loin et je me suis dit : quoi maintenant? La végétation a tellement repris ses droits sur les lieux qu'on ne retrouve rien à moins de savoir très précisément ce que l'on cherche. Regardez et dites-moi si vous reconnaissez l'endroit où passait la voie ferrée en supportant un convoi de quinze wagons, il y a cinquante ans.

«Mon amie Nicole, que la question intéressait assez peu, s'est mise à cueillir des framboises pendant que j'étudiais les lieux et, d'un framboisier à l'autre, elle s'est retrouvée, en pleine jungle, au pied d'un bel escalier en ciment qui partait à l'assaut de la montagne comme ça, en cachette. Nous l'avons escaladé, nous avons trouvé la source et j'en reparle dans une minute, mais je veux d'abord vous parler de mon retour. C'est en redescendant l'escalier que j'ai découvert, voici, encore debout, la cheminée de l'hôtel, partiellement cachée dans un bouquet de trembles. C'est ainsi qu'on la voit du flanc de la montagne. Au niveau de la route, Madame Burbank, on vous

croirait chronométrée, au niveau de la route, voyez, on ne la voit plus.

«L'ayant tout de même aperçue, je me suis avancé sur la platière pour y voir de plus près et c'est là que j'ai découvert tout le reste, notamment les écuries et le poulailler que revoici.

«Or, j'avais tellement lu sur le sujet que je ne doutais pas d'avoir trouvé la source et, aussi, la cheminée de l'hôtel, mais j'avais un peu de mal à le croire tant la végétation avait recouvert tout le reste et je furetais de bâtiment en bâtiment ou plutôt de ruine en ruine, cherchant discrètement d'autres indices. C'est dans le poulailler que j'ai trouvé ma certitude. Je ne suis pas certain que vous l'ayez vue de votre vivant, Mesdames. La voici!»

«Ah, mon Dieu!»

«Et moi qui la croyais disparue!»

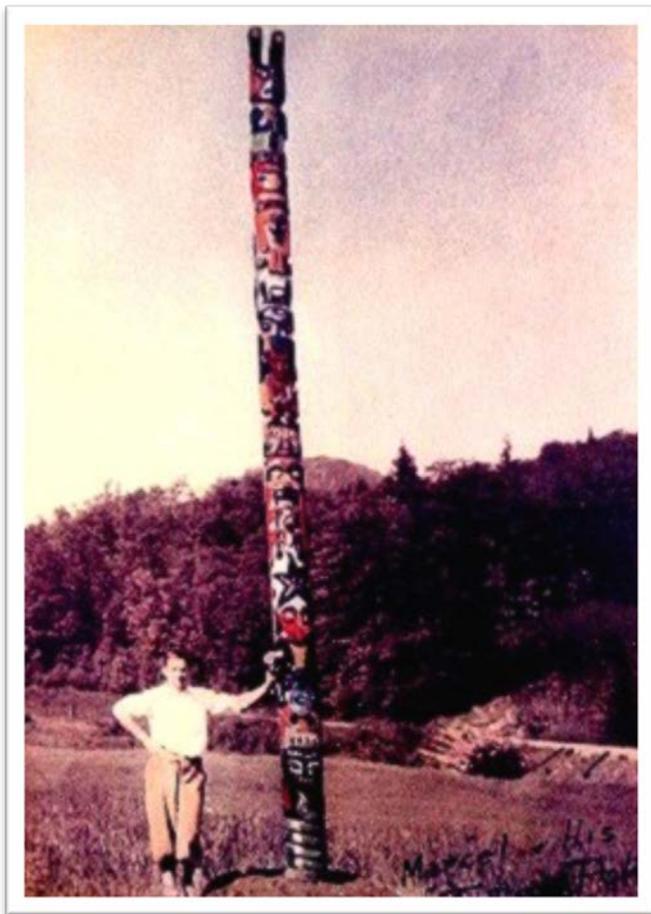
«Comment se fait-il qu'elle n'ait pas brûlé?»

«Eh oui! Votre étonnement me fait plaisir. POTTON SPRINGS HOTEL, une affiche d'un mètre sur douze, m'attendait, parfaitement conservée, dans le poulailler.

«Le propriétaire la posait sur le toit de l'hôtel durant l'été, mais vous comprenez qu'avec ses



dimensions elle représentait un risque énorme pour la propriété lors des grands vents d'automne et d'hiver. Par précaution, on la décrochait à la fin de la saison pour la mettre à l'abri. J'entendais une dame se demander pourquoi elle n'avait pas brûlé avec l'hôtel. Si vous vous rappelez que l'incendie a rasé l'hôtel un 12 décembre, vous avez votre réponse, Madame.



Le totem sculpté par Marcel Larin, fils du propriétaire Francis Larin (1932)

«De nouveau l'affiche, merci, Madame Burbank. Vous aurez reconnu à droite votre concitoyen et actuel propriétaire des lieux. Un mois après ma première incursion, nous sommes revenus ensemble sur le site, nous avons sorti l'affiche du poulailler pour cette photo et nous l'avons ensuite remise à sa place. Je n'ai jamais osé retourner voir ce qu'elle était devenue et je crains que

l'effondrement du toit ne laisse plus de place à la question.

«J'ai dit que nous retournerions à la source, mais, auparavant, un dernier coup d'œil à l'hôtel lui-même, via trois cartes postales. Construit en 1875, l'hôtel de trois étages comportait neuf fenêtres en façade et cinq de côté. À remarquer la véranda, sur deux étages. La carte suivante nous montre l'hôtel soudainement agrandi à douze fenêtres de façade; la carte est de 1918, mais les travaux pourraient bien être de 1912. Pourquoi a-t-on planté un totem devant? Ne me le demandez surtout pas.

«Cette troisième carte laisse entrevoir une partie du terrain réservé aux jeux. Pour mieux comprendre, j'en ai dessiné le tableau suivant...

«La diapo est à l'envers, Madame Burbank. Avez-vous besoin d'aide? Non?

«Une brochure publicitaire de 1917 fait état d'un tennis, d'un croquet et d'un boulingrin...

«... cette fois, elle est sens dessus dessous...

«... et ces jeux avaient été aménagés au sud de l'hôtel, dans les abords immédiats de la salle de bal...

«... ici justement. Madame Burbank, rappelez-moi de vous engager comme apparitrice à la faculté d'histoire.

«Parmi les autres divertissements offerts aux curistes, la brochure publicitaire mentionne encore la bicyclette, les tours d'auto, la pêche en ruisseau et la gravure. Le mot "gravure" m'a toujours intrigué dans ce contexte, car cet art exige un matériel complexe. Probablement qu'on faisait plutôt allusion au dessin ou à la peinture. Pourtant, on disait bien "etching".

«Voici la brochure en question et je vous en lis des extraits pendant que défilent d'autres photos d'époque, des gens que vous

reconnaissez peut-être mais qui me sont généralement inconnus.

«On décrit l'endroit comme l'un des principaux centres de santé et de villégiature en Amérique. Les eaux viennent à bout des maux de foie, d'estomac et de reins qui ont déjoué les meilleurs médecins. Elles sont également merveilleuses pour guérir les maladies de la peau... »

«Oh! Grand-mère Randall!»

«Oui, et Lucinda Perkins. Avec Sara Adams, je crois.»

«... les troubles inflammatoires et musculaires. L'hôtel, d'une propreté absolue, peut accueillir cent soixante-quinze personnes et le tarif est de deux dollars par jour. Des bains chauds sont coulés sur demande, ce qui signifie probablement "avec tarif en sus".

«Et maintenant, Mesdames, nous montons vers la source.

«L'escalier est raide, mais il est plus que centenaire et les marches tiennent toujours alors que le ciment de nos trottoirs ne fait pas vingt ans. On voit ici qu'une rampe en bois accompagnait l'escalier dans la montagne, mais la rampe a disparu bien avant le centenaire. Allons, vous connaissez le chemin tout aussi bien que moi, sinon mieux : après le premier escalier, c'est le sentier jusqu'au second et après le second, c'est le sentier jusqu'à la source. Je dis "sentier" mais je pense évidemment "chemin", puisque les cartes de mon pays m'assurent qu'il existe encore.

«Enfin voici la source et le reste des installations qui l'abritaient et l'entouraient. Pendant les quelque cent années où cette cabane a été fréquentée, des milliers de canifs ont gravé des initiales dans ses planches. J'ai pris des gros plans sous plusieurs angles pour faciliter la lecture, mais tout est illisible ou peu

s'en faut, comme si on avait voulu imprimer les quarante-huit pages d'un journal sur la même feuille de papier.

«À l'intérieur, un dépôt blanc couvre les surfaces, sels minéraux d'une certaine élasticité, due au soufre. Et maintenant, faites vous-mêmes la comparaison entre cette cabane abandonnée dans les bois et le spectacle que voici.»

«Oh!» «Incroyable!»

«*Look at the crowd*».

«*Look at the hats!*»

«C'était si couru que ça?»

«En effet. J'ai essayé de compter et j'ai dénombré environ trois cents personnes sur cette photo. Elle est du 4 juillet 1862. Faut-il associer l'affluence au congé de la fête de l'Indépendance chez nos voisins du Sud? Probablement. Vos ancêtres étaient venus du Sud depuis moins d'un siècle et y avaient encore de fortes attaches sociales aussi bien que sentimentales. Depuis un an, la prospérité du canton de Bolton tenait à la vente du cuivre aux armées yankees, et c'est à un Américain de Derby Line, tout juste de l'autre côté de Stanstead, que l'on a confié la tâche de baptiser la source. Baptiser une source? Quelle expression, quand on sait que c'est plutôt la source qui sert à baptiser! Mais enfin... Monsieur C.F. Haskell est l'un des deux seuls personnages que je puisse reconnaître ici. L'autre, un peu à gauche, c'est Nathan Banfill, que vous avez déjà vu, plus jeune. Haskell est celui à qui on a demandé de trouver un nom pour la source. Forcément, c'est celui qui est debout, avec son grand chapeau blanc sur la tête. Est-il en train de parler? A-t-il terminé? Va-t-il commencer? Je l'ignore.

«À quarante-huit ans, je trouve que Nathan Banfill est encore beau, sauf qu'aujourd'hui, dans l'ombre de Monsieur Haskell, il n'existe

presque pas. Si ça n'est déjà fait, Monsieur Haskell va vous annoncer que la source s'appellera désormais "The Mount Pleasant Spring".

«Le nom fut aussitôt inscrit aux archives pour être aussitôt oublié par le commun des mortels.

«Ce qu'il faut retenir de cette photo, on le voit encore mieux sur la suivante, ce sont les dimensions de la terrasse construite autour de la source. Tout en madriers et solidement appuyée sur des pieux plantés dans la pente. Elle fait environ quarante pieds par cinquante — êtes-vous aussi mêlées que moi dans les pieds et les mètres? — et les banquettes construites à même le tablier tiennent lieu de garde-fou. Plus tard, on démolira cette terrasse pour construire le réservoir dont voici les ruines, et, ensuite, croyez-le ou non, on reconstruira la terrasse par-dessus. Telle quelle.

«On ne se demande pas si l'hôtel avait de la difficulté à s'approvisionner en eau thermale. Avec un réservoir situé à cent pieds au-dessus des baignoires, on avait une pression de rêve. Mais encore fallait-il que le réservoir se remplisse et c'est la nuit qui y pourvoyait, car, le jour, la consommation dépassait de beaucoup le débit de la source.

«Les vertus curatives de cette eau miraculeuse attiraient les gens de partout. Aujourd'hui encore, on me dit que pas un enfant de South Bolton ne passe à la maison sans repartir avec son cruchon d'eau minérale dans sa valise. De 1919 à 1922, les registres de l'hôtel identifient des visiteurs d'Edmonton, du Maine, de la Californie, du Missouri, de l'Illinois, de Boston, de New York, de Paris, de Plymouth et de Londres en Angleterre. Inutile de vous dire, Mesdames, qu'on venait également des environs, Brome, Mansonville, Granby, Waterloo, Sutton, etc.

«Puis l'affluence cessa sans qu'on sache trop pourquoi. J. A. Wright vendit la propriété à un Monsieur F. Larin vers 1930, et, quand elle brûla en 1934, tout le village parla d'un incendie criminel destiné à récupérer les assurances.

«Il n'y eut jamais de preuves.»

«Ah! vous dites ça!»

«Je suis bien obligé de dire ça, Madame. Je n'en ai pas trouvé.»

«Ah! Cherchez pas!»

«J'ai dit que la propriété avait été rachetée à des fins de prospection minière, puis, au cours des années, un restaurateur montréalais voulut s'en porter acquéreur pour relancer la station balnéaire et touristique. Le Premier ministre du Québec s'y opposa de façon bien involontaire. Le restaurateur s'appelait F. A. Roncarelli et, en lui retirant son permis d'alcool parce qu'il aidait financièrement les Témoins de Jéhovah, le Premier ministre l'accula à la ruine.

«Le voici, Maurice Duplessis. Il avait le nez si long qu'il l'a même trempé dans les eaux de Potton Springs.

«Et c'est ainsi que finit l'histoire du POTTON SPRINGS HOTEL.

«Abandonnée à son tour, la voie ferrée fut arrachée en 1936. Les aulnes ne demandaient pas mieux que de prendre la place et voyez comme ils la prirent.

«Mieux encore, voyez, sur cette photo de 1910, une modeste haie de thuyas qui orne le devant de la propriété le long de la voie ferrée. Les petits conifères ont trois pieds de hauteur, peut-être?

«Voyez-les ici. Cinquante pieds de hauteur, au moins. Parasitée par les trembles, les frênes et quelques bouleaux, la haie demeure le seul

témoignage vivant d'une époque révolue. Avec, bien sûr, celles d'entre vous qui pourraient avoir le même âge. Mais je ne crois pas les voir ici. Sans doute sont-elles restées à la maison. À moins que, déjà, elles soient ailleurs, là où il ne manque rien d'autre qu'une date et un prénom sur les pierres tombales.

«C'est à dessein que je reviens là d'où je suis parti. Vos ancêtres qui dorment ici ont apporté au Québec le charme paysan de la Nouvelle-Angleterre et un peu de ce génie mécanique qui a créé la révolution industrielle et touristique en Occident. Si vous regardez bien, l'ombre des pierres tombales est plus longue sur cette photo que sur la première de la série.

«Est-ce le soir ou le matin?

«Non, Madame Burbank. Il en reste encore une, la dernière.

«Voici.

«La source.

«La source, elle, coule toujours.

«Merci.»

Applaudissements polis, murmures, mouvements de chaises et parfums de thé sur des bruits de sandwiches.

La surprise d'un lecteur

Habitant sur le chemin Schoolcraft à quelques kilomètres de la source de Potton Springs, je fus fort intéressé par ce récit de Jean O'Neil. Tout au long de ma lecture, j'avais l'impression d'assister à la conférence en compagnie de ces vénérables dames d'un hameau voisin. Je décidai donc de communiquer avec l'auteur en espérant avoir la chance de voir les nombreuses diapositives qui agrémentaient son récit.

Or, par un heureux hasard, j'apprends que l'Association du patrimoine de Potton invite, à son tour, Jean O'Neil à prononcer une conférence à Mansonville ayant pour thème : Potton, une fascination permanente.

Le 19 juin 1998, j'étais donc présent et empressé de faire ma demande. Par politesse, je décidai toutefois d'attendre la fin de la conférence pour aborder mon auteur préféré.

Oh mais quelle surprise! Voilà que ce conteur merveilleux nous explique que les diapositives n'existaient pas et que même la mise en scène auprès des dames de South Bolton était imaginaire!

Nous avons néanmoins choisi d'illustrer ce récit avec des photos puisées dans les archives de l'Association du patrimoine de Potton, en espérant que Jean O'Neil sera ravi de ce nouveau scénario!

*Serge Normand
Potton, septembre 2014*

Le texte de cette conférence du 19 juin 1998 a été publié dans HISTOIRE POTTON HISTORY (volume 1, numéro 1, printemps 2013).

Il est accessible en version numérisée
au menu
PUBLICATIONS
sur le site Web

www.patrimoinepotton.org
